

Canada n'en est pas plus exempt que le vieux pays. A te dire la vérité je peur que les Etats-Unis ne sont pas loin et l'on dit que celui qui veut travailler de ce pays là, est aussi libre que celui qui fait travailler ; nous ferons bien de n'y rendre aussitôt que possible.

— Je pense moi pour ma part que nous ferons bien de rester ici, car j'ai peur que nous ne soyons partout aussi mal ; le gouvernement nous a toujours bien aidé, vois comme il a payé notre passage jusqu'ici, comme il nous a soigné de quoi manger et comme il promet de nous établir, si nous voulons prendre des terres et les cultiver.

— Mic, mon vieux, j'ai tellement peur des grands, moi, que je tremble même quand ils me font du bien ; si tu veux m'écouter je m'en vas te raconter une histoire que j'ai lue dans un livre lorsque mon père avait vendu sa dernière vache pour me faire donner quelques années d'école. Je serais mieux aujourd'hui si mon père m'avait employé à garder cette vache puisqu'il ne pouvait pas me faire instruire plus long-tems ; enfin, il ne s'agit pas de cela, mais de ma fable.

Autrefois les bêtes parlaient ; aujourd'hui elles sont plus sages, elles se taisent trouvant sans doute que les hommes disent assez de sottises sans qu'elles s'y mêlent. Dans ce tems-là donc une abeille et une guêpe s'entretenaient gravement de leurs affaires respectives. L'abeille sortait d'une ruche toute neuve dont elle paraissait fort contente ; elle dit à la guêpe : Pourquoi ne fais-tu pas comme nous, pourquoi t'éloignes-tu de l'homme ? si tu savais quel beau caractère il a ! il nous loge, nous garantit de la pluie, du soleil, du froid, ne se fâche nullement de nos insultes ; l'autre jour encore, une jeune tête de guêpe d'abeille s'avisait de le piquer, il n'y fit pas seulement attention et la remit tranquillement sur une fleur ; je t'assure que c'est le plus noble et le plus généreux des animaux. — Ah, répondit la guêpe, j'en sais plus long là dessus que vous autres et ma grand'mère m'a raconté qu'elle n'avait jamais voulu se fier à l'homme depuis qu'elle avait vu sa conduite envers une famille d'abeilles ses cousines ; avait agi avec elles comme il vient de le faire avec vous ; il les avait logées magnifiquement et rien ne pouvait égaler le bonheur dont elles jouissaient ; elles avaient travaillé en paix durant tout un été et se préparaient à passer un hiver dans l'abondance au moyen de l'excellent miel qu'elles avaient si laborieusement amassé ; quand tout-à-coup celui qu'elles croyaient leur bienfaiteur vint les chasser brutalement de leur demeure en disant qu'elle lui appartenait, il tua impitoyablement celles qui voulurent faire résistance et s'empara de leur miel pour le donner à ses enfants, à ses amis ; voilà la générosité des hommes, ma pauvre abeille ! il t'en arrivera autant si tu es assez folle pour te laisser prendre encore aux belles apparences : pour moi, j'aime mieux faire mon nid moi-même, vivre pauvrement dans le trou d'un arbre, exposée à l'injure du tems ; j'amasse moins, mais le miel que j'ai m'appartient ; adieu, vas-t'en dans ton palais, moi je m'en retourne dans ma petite chaumière, loin des hommes riches qui donnent un peu pour voler beaucoup.

Eh bien, mon Mic, je crains beaucoup que nous ne soyons les abeilles du gouvernement ; aussi, voulant profiter de l'expérience des bêtes, j'aime mieux aller chez les américains qui ne nous donneront rien, mais qui nous laisseront le miel que nous pourrions amasser, que d'avoir la moindre obligation à ces sociétés d'émigration qui nous fourniront des terres, des provisions, des animaux pour s'emparer indirectement de ce que nous aurons fait fructifier, lorsque ce en vaudra la peine.